



## Cahiers de praxématique

41 | 2003  
Le point de vue

---

# Empathie linguistique et point de vue

*Linguistic empathy and viewpoint*

**Robert Forest**

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/2650>  
ISSN : 2111-5044

### Éditeur

Presses universitaires de la Méditerranée

### Édition imprimée

Date de publication : 2 janvier 2003  
Pagination : 85-104  
ISSN : 0765-4944

### Référence électronique

Robert Forest, « Empathie linguistique et point de vue », *Cahiers de praxématique* [En ligne], 41 | 2003, document 3, mis en ligne le 01 janvier 2010, consulté le 30 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/2650>

---

Tous droits réservés

Robert Forest  
42, rue de la Py,  
75020 Paris

---

## Empathie linguistique et point de vue

« Il n’y a plus, extérieurs l’un à l’autre, un être qui voit et un objet qui est vu : qui a la vue perçante voit l’objet en lui-même [...] Chacun a tout en lui, et voit tout en chaque autre ; tout est partout, tout est tout, chacun est tout [...] Chacun a un caractère saillant, bien que tout apparaisse en lui. » Cette splendeur contemplative dont parle Plotin pourrait bien être une horreur, et en tout cas paraît impossible ce déni, au nom de l’*Einfühlung* généralisée ici évoquée, du *point de vue* forcément né quelque part. Je défends ici l’idée que fonctionne dans les langues un ensemble de marquages potentiels que j’appelle *empathie*, et que cette notion rend compte adéquatement de plusieurs phénomènes linguistiques liés à l’existence de *points de vue* sur les contenus énoncés.

La première tentation que j’éprouve est celle d’exprimer les nombreux éléments de désaccord entre ma perspective (partir des faits de langues, très saussuriennement, pour dégager ce qui, des conditions de l’énonciation, se manifeste par des marquages en langue, je dirais avec un zeste de provocation dans la grammaire — ou le lexique), et celles qui, à propos du point de vue, trouvent un point de départ textuel, discursif, narratologique.

Ces dernières conceptions, dans la mesure où elles visent à modéliser une construction cognitive, médiatisée par des signaux de langue (« construction textuelle du point de vue », dans les termes d’Alain Rabatel ), paraissent impliquer une onomasiologie généralisée : un « sujet » d’abord « de discours » (qu’on ferait parfois mieux d’appeler « auteur », si l’on narratologise) rencontre chemin faisant

---

. *Ennéades*, V, .

. Empathie.

. Voir notamment Rabatel (      et      ).

(ou peut-être invente) certains « moyens langagiers ». Ma perspective linguistique est sémasiologique, elle part des signes de langue, et les di érentes « figures » que dégage l'analyse des structures des langues ne résultent pas d'un a priori textuel / discursif ; bien plutôt, c'est l'occasion langagière qui fait éventuellement le larron narrateur.

Pour prendre tout de suite un exemple qui est un des moins littéraires qu'on puisse envisager, on lit sous la plume de Christian Cuxac, à propos des langues des sourds , qu'il existe en LSF (entre autres) des structures qui « reproduisent, en mettant en jeu tout le corps du locuteur, une ou plusieurs actions effectuées ou subies par un actant du procès de l'énoncé : humain ou animal, [parfois aussi] non-animé. Le narrateur 'devient', pour ainsi dire, la personne dont il parle [...] Pour caractériser ces structures, les sourds utilisent un signe de leur langue signifiant approximativement 'rôle' ou 'prise de rôle' » (p. 100). Cela correspond tout à fait à ce qu'on peut appeler « empathisation » et, naturellement, point de vue, mais dans ma perspective ce qu'il semble falloir étudier, ce sont les marquages (di érentiels) en langue. Ainsi, pour le « transfert personnel » dont Cuxac parle dans l'article ici cité, jouent un rôle la mimique faciale et surtout le *regard* : le regard du locuteur est alors « celui-là même du personnage transféré » ; le locuteur « ne doit pas croiser le regard de l'interlocuteur [...] car en ce cas le transfert cesserait » (p. 100). Di érentiellement, Cuxac contraste par exemple, en LSF, le « pointage référentiel » qui détermine un agent, bénéficiaire ou patient de l'énoncé, et le regard qui « introduit [un participant] en tant que partenaire de l'énonciation » (p. 100).

La perspective sémasiologique fait profession de partir des marques, ici un certain investissement du regard et / ou un pointage (accompagné d'un pointage du regard si le référent est présent). On en déduit, par exemple, le signifié étiquetable « transfert personnel » (ou, dans mes termes, « empathisation »). La démarche inverse est légitime, mais suspecte de ne pas tenir compte de la spécificité langagière : dans le cas d'une langue de sourds, le risque est de « naturaliser » des mimiques, regards, etc., qui sont tout à fait élaborés di érentiellement dans le cadre d'un système de type linguistique.

---

. Cuxac (1999).

Mais il n'y a pas lieu d'être obsédé par ce désaccord entre perspectives, qui est peut-être contournable, voire fructueux. Je vais d'abord exposer quelques aspects de ma conception et chercher ensuite des compatibilités intéressantes.

## I. Point de vue et empathie

Il apparaît d'abord que ce qui est entendu minimalement sous le nom de « point de vue » peut donner lieu, dans la perspective que je propose, à plusieurs types de marquages dans les langues. Partons ici d'une définition telle que celle, provisoire, donnée par Alain Rabatel : ce qui, « dans la référenciation des objets (du discours), révèle, d'un point de vue cognitif, une source énonciative particulière et dénote [...] ses jugements sur les référents ».

Une telle définition apporte à peine une limitation à la recherche de tout ce qui marque spécifiquement les conditions de l'énonciation, car la notion de référenciation d'objets peut être très étendue.

Le type de marquage que j'appelle (à la suite, surtout, de Kuno) *empathie* n'est pas le seul qui puisse être concerné par le point de vue *lato sensu*. J'énumère un certain nombre d'autres domaines.

L'empathie n'est pas directement concernée, par exemple, par ce qui relève d'une mise en perspective hiérarchisant les degrés d'*informativité* des énoncés. Pensons aux thèmes des énoncés, qui peuvent, rapportés aux faits de cohésion textuelle, être associés à la continuité du point de vue inter-énoncés. Une question connexe — pas tout à fait la même — est l'absence des anaphoriques et plus généralement des marqueurs de « définitude » avec les thèmes. Pensons encore, pour prendre une autre sorte de marquage informatif, à l'« autre voix » que fait entendre le champ des marques négatives, explicable en termes de stratification du rhème : en français, contrairement à la marque *ne*, la marque *pas* est un « faire-part de rhème », qui remplit en outre le rhème si elle est seule, et qui présente si elle est suivie d'autre chose dans l'énoncé un rhème non assumé par

---

. Voir Forest (1997, 2001 et 2002). Le fait que soit présentée ici une élaboration théorique dont je suis responsable m'amène à employer souvent la première personne du singulier ; je prie les lecteurs de m'en excuser.

. C'est-à-dire une marque démarcatrice du rhème de l'énoncé négatif.

l'énonceur, mais expressif du « point de vue » d'un autre énonceur qui proférerait le rhème non nié. Je pars ici des marques : segmentales, positionnelles, prosodiques.

L'empathie n'est pas non plus directement concernée par les éléments d'*assomption* liés aux prises de position « illocutoires », « évidentielles » ou autres. Si on dit en français *Les fils de Saddam Hussein seraient morts*, on évoque un point de vue qui coïncide avec une certaine source (locutrice) de connaissance, et par rapport auquel on (énonceur) prend certaines distances.

Le marquage en langue du *discours rapporté* attribué à autrui (comme locuteur) ou repris d'autrui (« discours indirect ») est aussi d'un autre type que celui que j'appelle empathique. De même le repérage de type *actualisation* qui relie le procès au temps de l'énonciation (et ipso facto à l'énonceur dans le temps).

Ce dernier point est important car il concerne largement les « embrayeurs » de diverses espèces. Dans l'énoncé français *Je pensais...* on trouve l'indice *je* qui est un actualisateur, et aussi le morphème de temps dit « imparfait », créateur d'un repère temporel, distinct du temps de l'énonciation, par rapport auquel est évaluée la temporalité du procès. Tout cela peut naturellement interférer avec la question du point de vue.

Je distingue encore de l'empathie le marquage de ce que certaines langues retiennent de *hiérarchies de statut* des référents (animés, humains, participants virtuels de l'interlocution, ou non). Il y a des langues (algonquiennes ou athabasques, par exemple) où on ne peut pas dire « Le cheval a tué l'homme » ni « Il t'a frappé », mais seulement « A tué — *inversif* — le cheval l'homme » ou « A frappé — *inversif* — lui toi » parce qu'il y a des hiérarchies au sein desquelles l'agent doit être situé plus haut sur l'échelle statutaire que le patient. En français, il est plus difficile d'en trouver des exemples, mais on peut peut-être penser à l'impossibilité de dire \**Lavons-moi*, \**Lavons-toi*, \**Lavons-vous*, liée à l'inclusion des référents personnels patients dans la « 1<sup>re</sup> personne du pluriel » agent dans un énoncé à l'impératif (alors qu'on peut dire : *Nous me [?] / te / vous lavons*).

La matière (tant pis pour l'oxymore) de l'« appareil formel de l'énonciation » est si vaste qu'on doit y distinguer plusieurs domaines, lorsqu'il s'agit d'inventorier l'expression en langue du

---

. Ce terme est repris à Claude Hagège.

« point de vue ». Cette distinction est naturellement le choix du linguiste ; il importe qu'elle se fasse sur la base de commutations qui dégagent des ensembles relativement autonomes de marquages dans une langue donnée.

J'en viens maintenant à ce que j'appelle empathie, un des domaines qu'on peut distinguer. Je me permets de renvoyer à ma présentation dans *Empathie et linguistique* .

Il s'agit de la partie de l'appareil formel de l'énonciation qui se relie à l'expression en langue de « points de vue de participants » centrés sur une « sphère personnelle » (expression empruntée plus ou moins à Charles Bally et étendue à d'autres entités que les humains). Des référents langagiers — par exemple possessions, parties, événements survenus — font partie d'une telle sphère lorsqu'il n'est pas concevable que leurs points de vue potentiels diffèrent en quoi que ce soit du point de vue du « centre » de la sphère.

À partir de là, il semble que les deux rubriques utiles soient celles de *fil de lecture* et de *bilan*.

Le premier est, dans un énoncé ou un ensemble d'énoncés, la séquence des centres de « sphères » mentionnés et le caractère de cette séquence : continuité ou rupture. L'indication d'une continuité coexistant avec un changement de centre de sphère peut se dénommer *transitivité* empathique.

Le second représente, dans un énoncé, les relations entre une sphère et des référents extérieurs en principe pas encore agrégés à ladite sphère, relations évaluables par l'énonceur dans les termes du point de vue du centre de la sphère (contrariété ou bilan « positif »). Il faut rappeler que les « centres » ne sont pas nécessairement humains ni même animés (il peut s'agir de lieux, par exemple, ou de bien d'autres entités).

La tâche du linguiste consiste à prouver la pertinence de ce cadre pour expliquer un grand nombre de faits de langues. Je propose d'en suivre la trace au niveau lexical (par exemple dérivations applicatives, bénéfactives, détrimentielles,itives et ventives ; ou existence d'unités lexicales simples de sens équivalent à ces dérivations) ;

---

. Forest ( ).

. Ces étiquettes sont attribuées par les linguistes à des verbes signifiant à peu près, respectivement : « faire une action qui s'applique à, qui concerne... », « faire pour », « faire au détriment de », « aller faire », « venir faire ».

au niveau des morphèmes grammaticaux (par exemple directionnels, anaphoriques) ; au niveau de l'organisation des syntagmes ; au niveau des faits d'accord ; au niveau de la syntaxe du prédicat et / ou de l'énoncé entier (mon analyse propose une explication empathique de systèmes de marquage tels que la « version » géorgienne, le système du « focus » de plusieurs langues austronésiennes, le système des « verbes explicateurs » en hindi et dans d'autres langues de l'Inde, le système de la « conjugaison objective » du hongrois, pour ne citer que ces quelques cas marquant en langue le « *concernement* » d'un participant dont le point de vue est privilégié).

Mais on ne trouve pas tout cela dans toutes les langues et je prendrai des exemples en français.

Parmi les unités lexicales, je mentionnerai les verbes d'« accompagnement », intransitifs transitivables par une « transitivity empathique » associée à une continuité des « bilans ». Ce n'est pas le cas des classiques « verbes symétriques ou neutres » (*La branche casse* vs. *Le vent casse la branche*) caractérisés par la conformité d'un changement, qu'il y ait ou non un acteur « technique », à une virtualité naturelle ou « entéléchique » du « mobile » (en termes aristotéliens) ; mais c'est le cas de verbes intransitifs pouvant se transiter comme *jouer* dans *Il a joué Agassi*, *J'ai joué ce stradivarius*, *sortir* dans *Tu sortiras le chien*, *tomber* dans *Je tombe la veste*, *Il tombe les filles*, *fumer* dans *fumer une cigarette*, *filer* dans *Elle a filé son colant*, *commencer* dans *J'ai commencé mon article*, etc. Il y a alors une solidarité empathique entre l'agent et le patient (ou le bénéficiaire dans *Il m'a évité un désagrément*) : *Je vous monte un café* implique qu'on monte aussi, *fumer une cigarette* est un abouchement à soi-même d'un processus de combustion, on ne *tombe* pas les filles en leur faisant un croche-pied, le bas et la femme qui l'a *filé* sont unis par une commune malchance, un Roland Barthes tricheur parlait de *tricher la langue*...

Il y a un rapport entre l'empathie et des syntagmes nominaux « à hypostase », du type latin *summa arbor* « le haut de l'arbre » ou *urbs condita* « la fondation de la ville » ; on trouve en français *Il se plaint d'un hymen si longtemps négligé* (Racine) [= du fait que le mariage ait été négligé], *Il faut en finir avec les richesses du pays bradées à tout vent* [= avec le bradage des richesses], *Le grief de la singularité*

---

. Voir Forest ( ).

*menacée se fonde sur le fait que le clonage produirait des individus ayant presque le même patrimoine génétique* (M. Iacub), *après les deux fils de Saddam Hussein morts* (France ), *Sa mère malade l'a empêché de signer au Real* (*ibid.*) [= la maladie de sa mère]. Ces syntagmes paraissent — en français du moins — possibles seulement si le « bilan » se caractérise comme « empathie contrariée », démentielle ou contradictoire avec l'attente. Ce dernier cas de figure est illustré par *J'ai été très heureux de votre chère Pologne sauvée* (lettre de Proust à Misia Sert) ou *avec les vendanges commencées* (*Le Progrès*, août ), qui contraste avec *avec le commencement des vendanges*, n'impliquant aucune mise en valeur constative d'un bilan inattendu.

Le verbe *aller*, formant couple avec *venir*, a partie liée avec l'empathie . Le terme du mouvement est, dans le cas de *venir*, associé à un point de vue de lieu que l'énonceur choisit d'adopter (sans y être nécessairement présent *hic et nunc* : *Si tu viens chez Marie j'irai aussi*) ; dans le cas d'*aller*, il est déconnecté d'un tel point de vue, ce qui rend *aller* apte à exprimer une contrariété empathique : *N'allez pas croire que...* marque, du point de vue du bilan, une dérive, de même que *Allez travailler avec tout ce vacarme* ou *Va comprendre, Charles* (extrait d'une publicité pour des paris hippiques, où un personnage prend à témoin son acolyte de la di culté qu'il éprouve à comprendre pourquoi les parieurs qui choisissent leurs chevaux au hasard gagnent autant que lui-même). Une plante *vient* bien, mais quelque chose *va* à vau-l'eau.

C'est sans doute ce sémantisme d'empathie contrariée qui se retrouve quand le verbe *aller*, ayant subi la « déplétion » de ses valeurs de mouvement, devient auxiliaire d'aspect prospectif. On contrastera avec le futur, par exemple dans : *L'avion va s'écraser ! — Eh bien, il s'écrasera*. Ou encore : saisie vigoureuse de son propre destin par le locuteur dans *Un jour, je serai le premier de la classe* ; submersion contrariante par le destin dans *Un jour, je vais être le premier de la classe* (continuation possible : *et je me ferai casser la figure par Hector*, au futur simple parce que l'énonceur a reconquis la maîtrise d'un certain point de vue, celui de la déduction ou de la prédiction).

---

. Voir Forest ( ), *passim*.

. Perte d'un certain nombre de composants du sens (G. Guillaume).



Il y a un lien entre le choix des anaphoriques et l'empathie : c'est ce que montre Anne Zribi-Hertz à propos du *celui-ci* de reprise. Dans mes propres termes, on voit en *celui-ci* un empathiseur « positif » mais « briseur de fil ».

Dans le même ordre d'idées (au niveau des morphèmes grammaticaux), un certain nombre d'unités de langue sont associées à un contraste entre bilan et fil, l'un étant contrarié/contrariant et l'autre non : *encore* continue le fil et contrarie le bilan (*Qu'est-ce que vous voulez encore ?*), *déjà* fait l'inverse (*Qu'est-ce que vous vouliez, déjà ?* ou *Je me voyais déjà en haut de l'affiche* [= rupture de fil car il s'agit d'un succès — imaginaire — contraire à l'attente et aux prévisions, donc à tout point de vue antérieur possible ; continuité du bilan « positif » dans la vision d'une carrière en progrès constant]).

En syntaxe : l'emploi du *ne* dit explétif est lié à une empathie contrariée. Ainsi, on peut contraster *Je ne crains pas que tout cela soit vrai* [négation de l'empathie négative contenue dans *craindre*, tout le bilan est positif : je viens sereinement à la rencontre de la vérité] et *Pierre, cet inconscient, ne craint même pas que tout cela ne soit vrai* [l'absence de crainte de la vérité est portée négativement au bilan de la sphère de Pierre]. Si je dis *Il doute que le soleil tourne autour de la terre*, il y a appel à continuum empathique entre moi qui parle, l'actant désigné par *il* et le contenu de la proposition régie ; ce n'est plus le cas (la rupture passe au niveau de la rection) dans *Il craint que Paul n'ait raison*. Dans *Moins que jamais je ne m'y risquerai*, l'antéposition de la comparaison à a nité de rupture de fil crée le climat de contrariété empathique que n'aurait pas comporté *Je m'y risquerai moins que jamais*.

Faisons un détour par les énoncés-réponses de l'ancien français : à côté des simples *o* et *nen / non*, il existe des formes « insistantes » où l'on su xe un pronom personnel sg. (d'où *oie* et *naie*) ou sg.masc. (d'où *oïl* et *nenil*). Il ne s'agit pas d'échos d'autres marques personnelles, vu le choix restreint. Je formule l'hypothèse que ce sont des marques empathiques comparables à des directionnels non purement spatiaux, exprimant l'empathie centrée sur la sphère d'*ego* ou sur celle de non-*ego*. Les exemples du *Dictionnaire de l'ancien français* de Greimas vont assez dans ce sens : *Oje, dist-il ; or m'en suis*

. Zribi-Hertz ( ), *passim*.

. Greimas ( ).

*ramembrez* correspond à un « oui » qui apporte quelque chose à la sphère du locuteur qui s'est souvenu ; *Oïl, par ma foi, sire, oïl mult volentiers* est centré sur le point de vue du roi qui fait une faveur ; *Estes el cors ne blesies ne ferus ? / Naje, dist-il, loés en soit Jhesus* convient à une réponse à laquelle seule le locuteur peut satisfaire « de l'intérieur » ; il faudrait plus de place pour étudier *nenil*, mais il est de fait que plus tard dans l'histoire du français *nenni* s'emploiera surtout dans des cas de dénégation ou de refus pas toujours bien intentionné envers autrui, même s'il semble émaner de façon très assumée de l'énonceur comme centre de point de vue.

La question de l'*accord* doit être prise avec des pincettes en général, car la centralité de la fonction prédicat doit amener le linguiste à refuser de parler d'accord entre « sujet » et « verbe » ; et en particulier en français contemporain, où la plupart des marquages dits d'accord ne sont qu'orthographiques et n'ont donc pas vraiment de réalité linguistique . La *grammaire des fautes* au sens d'Henri Frei peut cependant être évoquée. Il semble que la langue parlée ait tendance à supprimer les marques de genre et de nombre sur le participe si l'auxiliaire est *avoir* : *C'est toi qui l'as pris, la valise ?*, *La tarte, je l'ai fait avec les prunes qui restaient*. En revanche, des marques « incorrectes » apparaissent souvent dans des conditions où elles correspondent à l'éclairage d'un foyer accessoire (ou identique au foyer principal) d'empathisation : *Elle s'est faite agresser*, *Tout le fric qu'elle s'est faite verser*, *La contradiction dans laquelle s'est mise le gouvernement* (Conclu ) ; voire, avec adjectif : *On a placé la barre trop haute* (Conclu Inter).

Le « moyen » attesté dans diverses langues n'est selon moi pas une voix, mais un marquage empathique, une sorte de « version » verbale (pour reprendre le terme consacré de la grammaire du géorgien) où le fil de lecture empathique se met en boucle en faisant retour sur le prime actant de l'énoncé. En français, un marquage formellement identique recouvre de véritables réfléchis-réciproques et des versions moyennes. La séparation des deux types n'est pas toujours très nette. Néanmoins le français distingue bien les « moyens

---

. Je renvoie ici à Forest ( ), *passim*.

. Sans parler du fait, signalé par un lecteur anonyme que je remercie, que l'« accord du participe avec l'objet » est une règle « passablement artificielle » d'après Grevisse.

pronominaux » des « entéléchiques » (dont on a parlé plus haut) : dans *La branche casse*, il n'y a qu'un intransitif entéléchique sans marque empathique particulière. Dans *La branche se casse*, le procès n'est pas moins spontané et involontaire, mais il est marqué comme concernant la sphère, le bilan, le point de vue du participant. Le retour actanciel sur le premier participant, caractéristique du réfléchi, ressemble au concernement de la sphère du prime actant, ce qui explique la forme pronominale que prend le moyen en français. On comprend aussi facilement l'acquisition, favorisée par la fusion du patient et du bénéficiaire dans les marques personnelles utilisées, de nouvelles valeurs versionnelles, comme ce qu'on appelle le « datif éthique » (introduction d'un point de vue centré sur un participant de l'interlocution en général) : *Tu te le laisses mariner pendant vingt-quatre heures, Son cadeau, il peut se le garder.*

Bien d'autres faits de la langue française pourraient être rapportés à l'empathie. Pensons par exemple, parmi ce qui est bien connu, au choix de certaines marques personnelles ou appellatives pour référer avec distance, péjoration, etc. : *C'est crevé* (la mort de Gregor Samsa dans *La Métamorphose* de Kafka), *Alors, on se promène ?*, *Monsieur se croit plus malin que les autres ?* Et ainsi de suite. Ou, simplement, on a des marques thématiques d'actation d'une sphère personnelle, comme dans *Moi, mon père, il fait pas des choses comme ça, moi*. Ou bien des tournures exprimant cette actation : *Elle a sa mère qui est malade, J'ai ma télé qu'on m'a dit que c'était pas vrai qu'elle était à moi.*

## **2. Empathie linguistique et point de vue textuel / discursif**

Quels rapports peut-on envisager entre ce type d'analyse linguistique interne à l'énoncé et la notion de point de vue dans ce qu'on peut appeler le « texte organisé » ?

Délibérément, dans ce qui précède, j'ai placé le point de vue dans la grammaire et jusque dans le lexique, pour insister sur le point de départ linguistique qui m'importe. De plus, j'ai insisté sur la multiplicité des domaines de marquage auxquels peut ressortir la notion de point de vue au sens large.

Mais pour en revenir aux concepts empathiques, il me paraît clair que des notions telles que celles de « sphère », de « bilan », de « fil de lecture », de « transitivity empathique », d'« empathie contrariée (détrimentalité ou rupture) », etc., ont pas mal de choses à dire en ce qui concerne la problématique de la *focalisation* (pour reprendre le terme de Genette), et plus généralement de l'organisation des textes. Toutes ces notions ne sont pourtant pas conçues comme relevant d'une « cognitive » générale. Il serait naïf de dire que les *Bildungsromane* vont être le terrain d'élection d'énoncés centrés sur le bilan empathique, les romans d'aventure, de particulières considérations de « fil » (avec des héros permanents, des personnages qui surgissent, etc.), les écrits sur le mal ou la mort, de la contrariété empathique triomphante. Et pourtant, ce n'est pas si faux. Le début négatif de *Tristesse d'Olympio* avec ses articles définis n'est-il pas un entrelacs subtil de continuité et de rupture à la fois sur le plan du fil (l'actant masculin <sup>e</sup> personne en continuité et en rupture avec le couple d'actants du passé ; la définitude des champs, de l'étang près de la source...) et sur le plan du bilan (par ex. l'attente d'un paysage dont le deuil conviendrait à la douleur du prime actant, attente contredite par le caractère riant de l'environnement) ?

Pour prendre un autre point, la polarité du narrateur omniscient et du narrateur « reportif », dont parlait en linguiste Kuroda à propos de certaines particularités des verbes « expérientiels » en japonais (employables seulement en énoncés de <sup>re</sup> personne, de <sup>e</sup> personne en interrogation, et de <sup>e</sup> personne uniquement si l'énonceur se pose comme omniscient), se retrouve dans d'autres langues et est aussi un important moteur narratologique (en première analyse au moins).

Il n'y a pas de mur infranchissable entre ce que fait l'auteur du texte et les implications du système de la langue en tant que celui-ci reflète inévitablement et de manière spécifique divers aspects des conditions de l'énonciation (dont le point de vue fait partie). Pour lever la « naïveté » dont je parlais tout à l'heure, il su t peut-être de dire que la figure du narrateur textuel/discursif a la figure de l'énonceur de langue pour *précurseur*. À l'évidence les deux figures ne sont pas identiques, mais il y a quelque chose comme une transiti-

---

. Romans de formation ou d'éducation.

. Voir Kuroda ( ).

vité (empathique ?) entre la seconde et la première. Il est peu tentant de voir sous toutes les deux des avatars de quelque *homo cognitivus*.

Or cette dernière proposition joue peut-être souterrainement quand sont repris dans diverses études les piliers peut-être un peu sempiternels du point de vue en général (les marques de personne et leur séquence, le temps, le mode, etc.). Ma proposition est donc de considérer les notions empathiques linguistiques (et d'autres notions !) comme des précurseurs de notions utiles à l'analyse du « point de vue » sur le plan textuel/discursif. Sans confusion des plans, et sans fossé infranchissable.

Mais dès lors il semble nécessaire d'avancer plusieurs propositions.

*Premièrement*, l'idée (qu'on pourrait déduire par exemple des travaux de Kuno ou de Delancey sur l'empathie, et qui pourrait se prêter à des généralisations interlinguistiques) qu'il y a par énoncé un seul foyer ou centre d'empathisation (comme si on substituait cette notion à celle, trop fortement battue en brèche, de sujet) paraît contestable. Il peut ainsi y avoir plusieurs lieux de bilan empathique dans un énoncé, par exemple au niveau des unités lexicales, ou même au niveau d'énoncés modalisés — négativement ou autre — et chaque bilan peut faire intervenir la confrontation de plusieurs points de vue ; le fil peut impliquer plusieurs points de vue emboîtés, ou au contraire non emboîtés, une « transitivité empathique » (j'ai cité plus haut un cas de centres ou foyers empathiques « secondaires » possibles) ou à l'inverse une rupture de continuum ; on peut concevoir l'iso-empathie d'un participant individuel et d'un événement ou d'un lieu, par exemple dans le cadre du « bilan », etc.

Tout au plus a-t-on parfois conscience d'un trop-plein, rendant difficile la compréhension, de points de vue et de centres d'empathisation dans un même énoncé ou dans une brève séquence d'énoncés ; je crois que cela apparaît dans cet extrait du livret du *Faust* de Gounod (écrit par Jules Barbier et Michel Carré) :

Gloire immortelle de nos aïeux  
Sois-nous fidèle, mourons comme eux !  
Et sous ton aile, soldats vainqueurs,

---

. Voir Kuno ( et ), Kuno et Kaburaki ( ), Delancey ( , a, b).

Dirige nos pas, enflamme nos cœurs !  
Pour toi, mère patrie,  
A rontant le sort,  
Tes fils, l'âme aguerrie,  
Ont bravé la mort !

Etc. Il y a trop d'amorces : le référent « énonceurs, membres du chœur » est désigné par *nous, nos, -ons, soldats vainqueurs, tes fils* ; la <sup>e</sup> personne renvoie à deux abstractions personnifiées di érentes ; il y a une autre <sup>e</sup> personne plurielle, « les aïeux » ; la transitivité empathique liée à la possession frappe de trois ou quatre façons incompatibles ; le chiasme empathique du vers reste particulièrement en travers de la gorge... Mais tout texte/discours n'est pas « bon » !

*Deuxièmement*, la question du centrement de l'empathie sur *ego* ou au contraire l'empathisation d'autrui (qu'on pourrait ériger en problématique universelle sur la base de diverses analyses sur les embrayeurs, le repérage, l'appareil formel de l'énonciation benvenisien) apparaît comme autre chose qu'une alternative simple entre deux « foyers » de point de vue. Il y a longtemps qu'on a remarqué le flou de la distinction entre « discours » et « histoire », par exemple. Ou encore entre « fiction » et « non-fiction », K. Hamburger l'ayant elle-même suggéré à propos de la poésie, cette « non-fiction ».

Soit la question tellement étudiée, en relation avec les points de vue dans le texte organisé, du « style/discours indirect libre ». Pour moi, qui suis assez d'accord avec Sylvia Adamson<sup>1</sup>, je n'y vois pas un auteur-énonceur qui parle ou pense à la place de son personnage parce qu'il en épouse le point de vue et n'a même plus besoin de signaler qu'il le cite (à l'aide d'un verbe « dire »). Il me semble qu'on ne peut réconcilier le SIL avec l'analyse en termes de point de vue qu'en considérant d'abord que le SIL est un écho et non une citation. Indépendamment du SIL, dans *Drôle de drame, Bizarre... bizarre... Vous avez dit : bizarre. Comme c'est bizarre!* les deux premiers adjectifs sont des échos, le troisième une citation, le quatrième ni l'un ni l'autre. Le SIL, lui, est un écho de l'énonceur ayant phagocyté complètement le monde d'autrui (non une reprise du dire d'autrui présenté comme allogène, ni même une auto-citation qui

---

<sup>1</sup>. Voir Adamson ( ).

supposerait soi-même comme autre). Il faut ici poser la figure d'un énoncé omniscient, au niveau de la linguistique de l'énoncé, et, narratologiquement, la figure d'un auteur omniscient maître absolu de son texte. Dans le SIL si souvent étudié de La Fontaine, *Un chat faisait-il quelque bruit, / Le chat prenait l'argent*, on voit clairement qu'il n'y a qu'une seule « sphère » concernée : celle à partir de laquelle on peut identifier le chat comme fauteur de bruit, celle aussi qui a phagocyté le monde vécu de l'avare au point de s'en faire, en interne, l'écho en ce qui concerne l'idée que tout bruit nocturne a un rapport nécessaire avec le cambriolage. Concluons entre autres de cette prise de position sur le discours indirect libre qu'il n'y a pas, pour tout texte, en principe et de manière, pour ainsi dire, cognitivement prototypique, une dichotomie de base entre le point de vue d'*ego* et celui d'un co-énonciateur.

*Troisièmement*, le franchissement des limites de l'énoncé par le « point de vue » n'a pas lieu d'être effectué sur la base d'une conception linguistique de l'empathie (ou d'autres domaines énonciatifs) telle que je la propose. Le saut doit être conçu sur le mode d'un *A* précurseur de *B* et non d'un *B* homogène à *A*. Même ma notion de « fil » est à penser en termes intraphrastiques (en envisageant éventuellement quelque chose comme des structures d'accueil au sein de l'énoncé). C'est pourquoi par exemple une rupture empathique par rapport à du texte antécédent est en principe marquée à l'intérieur du nouvel énoncé (ne serait-ce que par un « coordonnant » du type *mais*, unité dont je n'ai pas parlé mais qui ressortit certainement à une analyse empathique pour certains des aspects de son fonctionnement). La fameuse notion d'*anaphore* (je ne parle pas de l'escroquerie générativiste que constituent la prétendue commande transphrastique et la soi-disant *anaphor* — au reste distincte de l'*anaphora*) me semble infondable *linguistiquement* en termes qui transcendent les limites de l'énoncé. En langue, l'anaphore est une variété de démonstrativité ou une variante du marquage de la « détermination » (pour éviter de surexploiter le mot *détermination*), au même titre que la déixis, en l'occurrence renvoi intérieur à l'énoncé à quelque chose qui est présenté dans l'énoncé même comme du discours extérieur à l'énoncé ; ce n'est pas un pont réellement supra-énonciatif et en tant que tel intégrable à la grammaire.

*Quatrièmement*, il faut sans doute prendre son parti de l'idée que

certaines indices, pertinents au niveau textuel / discursif pour avancer que les points de vue sont concernés, ne sont pas pour autant forcément, au niveau de la linguistique de l'énoncé, des marquages empathiques spécifiques. Il y a déjà été fait allusion : en français, l'imparfait est un cas de ce genre. S'il peut indiquer dans un texte qu'on se situe « à l'intérieur » d'un point de vue qui se continue et/ou continue sans rupture ce qui précède (SIL, discours indirect proprement dit, etc.), c'est en vertu de ses propriétés grammaticales, qui en font une marque d'actualisation spécifique : ni une *Aktionsart* , ni un aspect, mais un temps, passé, c'est-à-dire faisant intervenir un repère temporel décalé par rapport au moment de l'énonciation ; ce décalage (qui est exploité autrement, par exemple, dans les subordonnées hypothétiques) a pour effet de sens d'écarter la possibilité d'une reprise en main spéciale par un énonceur cherchant à imposer un nouveau point de vue. Dans l'imparfait « hypocoristique », s'il existe, il n'y a pas continuité transphrastique lorsqu'on dit *Il avait faim, le petit chat / bébé*. L'absence de parole de la bestiole autorise l'énonceur non seulement à reconstituer comme appartenant au passé l'énoncé virtuel *J'ai faim* qu'aurait pu proférer la victime, mais à cannibaliser tout l'univers de celle-ci ; et en un seul énoncé encore. Rien de transphrastique non plus dans *Je l'ai connu en 1965. C'était un brave type. — Tu en parles comme s'il était mort !* Pour l'imparfait *c'était*, il y a là un effet de point de vue, qui résulte du fait que le « brave type » en question est exclu du moment de l'énonciation / interlocution dont le repère temporel passé se distingue. Le passé composé ne produit pas les mêmes effets (même s'il évoque un point de vue, sous l'angle du bilan).

### **3. Quelle théorie de l'énonciation ?**

La place manque assurément pour répondre à la question portant sur la théorie linguistique de l'énonciation qui convient aux vues sur l'empathie et d'autres domaines de marquages potentiels dont il a été question jusqu'ici. Je me permets de renvoyer à de plus longues discussions dans un récent ouvrage<sup>1</sup>. Je me concentrerai ici sur un point.

---

<sup>1</sup> . Mode d'action, comme on traduit quelquefois.

<sup>2</sup> . Voir Forest (2007).



Étant donné ma conception de l'énonceur (faiseur d'énoncés d'une langue) comme précurseur de l'auteur du texte / discours organisé, non pas di érents en nature mais ne faisant pas exactement la même chose (qui serait, dans le pire des cas, une sorte de grande Énonciation élastique et indi érenciée, sur fond de capacité cognitive du « langage »), et surtout ma proposition de subdiviser en de multiples domaines ce qui ressortit à l'énonciation linguistique, il m'apparaît qu'il faut récuser le point de départ de la centralité d'*ego*. Chacun des domaines énonciatifs recoupe des relations, pour simplifier : entre l'énonceur et lui-même, entre l'énonceur et autrui (comme autre énonceur e ectif ou virtuel), entre l'énonceur et l'univers dicible ; dans chaque cas le sujet énonciateur est donc partie prenante, mais pas nécessairement *fons et origo*, « locuteur premier » ou réassurance de tous les repères. Les marquages susceptibles d'apparaître à cet égard sont bien di érentiels, mais par exemple dans le domaine empathique ils s'opèrent en liaison avec l'opposition continuum vs. Contrariété ; toutes les marques de langue ne se di érencient pas, ne se séparent pas successivement à partir du tronc « sujet énonciateur et / ou locuteur premier ».

Or la centration sur *ego* de la conception de l'énonciation qu'on peut avoir paraît liée à la dichotomie qui pose le plus de problèmes en matière d'énonciation : l'opposition *dictum* vs. *modus*.

Ajoutons que cette dichotomie a d'autres origines, précisément « modales » (pour prendre un exemple entre cent, certaines analyses, par elles-mêmes justes, des « adverbes de phrase », pourraient déboucher là-dessus ; et bien entendu il y a en arrière-plan des siècles de formalisation de type logique, opposant « proposition » ou « contenu propositionnel » et « modalités »).

Introduite (terminologiquement) par Bally, l'opposition du *dictum* et du *modus* hante, sous une forme ou sous une autre, les conceptions de Benveniste, de Culioli, de Searle. Pour moi, ce qui pose problème est qu'il y ait, du fait de cette dichotomie, un secteur des langues qui échappe par principe aux analyses en termes de « retombées » de l'énonciation. Par exemple, il est paradoxal de mettre à l'abri de l'énonciation les « relations prédicatives », alors que le prédicat, outre qu'il est le centre de ces relations consubstantielles à l'énoncé même et qu'il est comme ce centre l'élément nécessaire de tout énoncé (sauf cas d'ellipse, d'énoncé non autonome,

etc.), est dans les langues le principal pôle de marquages en liaison avec l'énonciation . Ou encore, on est gêné d'avoir un *dictum*-bonsaï sous le nom de « locutoire », dans une conception comme celle de P. Attal.

L'énonceur doit pouvoir, en quelque sorte, être chez lui partout, et ne pas être seulement le maître du *modus*, alors qu'un *dictum* sous-traité lui serait livré en kit. Quant à une notion trop étendue de « point de vue », elle est liée aussi virtuellement à une regrettable exclusion du *dictum* hors de l'idée qu'on se fait de l'énonciation.

Ma proposition (dont j'espère qu'elle ne reconduit pas subrepticement la dichotomie redoutée) consiste à définir l'énonciation (tenue de toute façon à distance de la parole et des actes individuels de mise en œuvre de la langue) comme ensemble des conditions de possibilité de l'existence des énoncés dans une langue donnée (et pour moi les énoncés sont des unités de langue, ayant certes leur spécificité ; en quoi je m'éloigne encore de Benveniste). Or ces conditions de possibilité se font nécessairement l'écho des conditions de possibilité de l'énonciation (relations entre énonceur, autrui, univers dicible), d'où l'intervention de domaines de marquages qui valent entre autres de par la commutation avec l'absence de marque.

À partir de là, le linguiste doit avoir deux approches : l'une, s'occupant des grandes relations des signes linguistiques entre eux (incluant naturellement les énoncés comme signes — et types — parmi d'autres, et les marques dites « énonciatives » comme signes parmi d'autres) : disons, pour fixer provisoirement les idées, relations déterminatives, coordinatives, prédicatives, d'autres peut-être. L'autre, s'occupant *strictement de la même chose*, mais sous l'angle de ce qui forme la « constitutionnalité », en quelque sorte, des signes linguistiques spécifiques — unités de message — que sont les énoncés.

Donc tout est énonciatif, et tout peut aussi être envisagé en dehors des conditions de possibilité des énoncés en tant que signes spécifiques ; il n'y a pas de *dictum* et de *modus*, tout est sur la face unique d'un ruban de Moebius.

---

. Les autres pôles se définissent par rapport à lui, jusqu'à en prendre dans certaines langues la forme : en français, dans le cas des foyers *assomptifs* régissants tels que *Peut-être* / *Heureusement* / *Tu parles* / *Mon œil* / *Plus souvent* / *Un peu qu'il vient nous donner un coup de main*.

Y a-t-il des traces de cette double approche linguistique dans les langues ? Peut-être : on pourrait bien trouver un exemple de *paradoxe langagier*, en l'occurrence lié à l'empathie, dans un cas d'*auxiliation* en français, le cas de l'aspect « prospectif ». Ce qui est paradoxal dans toute auxiliation, c'est qu'une analyse nous conduit à dire qu'il y a l'apparence d'une rection de l'auxilié par l'auxiliaire (dans *Il va venir*, l'infinitif semble déterminer le verbal *va*), et qu'une autre analyse nous amène à convenir que le véritable déterminé est le verbe auxilié, et le véritable déterminant une marque d'aspect, un morphème complexe, formule abstraite [apparition d'un auxiliaire *aller* porteur de marques prédicatives + infinitivation de l'auxilié]. Or on a dit que l'auxiliaire avait ici une portée empathique, donc son apparition joue un rôle de marquage spécifiquement énonciatif. L'apparence paradoxale de ce cas semble refléter la dualité des perspectives linguistiques sur les signes (car l'objet ne préexiste pas à la perspective) : ce n'est pas un hasard, par rapport à ce qu'on peut dire dans une perspective énonciative, si le verbe est infinitivé, si un verbe *aller* apparaît, si les rections de sens inverse s'établissent. Si on fait abstraction de l'énonciation, on a purement les deux relations déterminatives, tête-bêche, les unités de nature verbale ou infinitivale qui apparaissent, etc. C'est exactement la même chose, mais une perspective fournit une clef pour l'autre, et le paradoxe se présente comme une sorte d'expérience de *fentes de Fresnel* en linguistique.

Il est possible que la racine de la dichotomie *dictum* vs. *modus* ait quelque chose à voir avec l'idée de *référence*, dans la mesure où on croit souvent que seul le *dictum* réfère. On peut donc savoir gré à Alain Rabatel d'introduire dans sa définition énonciative du point de vue une dimension de « référenciation ». Il importe en effet d'admettre, y compris au niveau strictement linguistique des énoncés, que la référence peut exister même si elle ne se définit pas indépendamment des conditions de l'énonciation. *Je* en est un bon exemple, parmi tant d'autres. Il faut sans doute développer des conceptions de l'énonciation où tout est pour ainsi dire à la fois *dictum* et *modus*, où les deux approches que j'ai essayé de cerner sont telles que rien de langagier n'échappe à aucune d'elles. Cette fois c'est en un autre (mais est-ce si sûr ?) sens de « point de vue » qu'on peut dire avec Saussure que « dans la langue, tout est point de vue ».

## Références bibliographiques

- Adamson S. , « Subjectivity in narration : empathy and echo », in Yaguello M. (ed.), *Subjecthood and subjectivity*, , Berlin et New York : Mouton de Gruyter, - .
- Bally C. , « L'expression des idées de sphère personnelle et de solidarité dans les langues indo-européennes », *Festschrift Louis Gauchat*, Aarau : Sauerländer, - .
- Benveniste E. , *Problèmes de linguistique générale*, Paris : Gallimard.
- Benveniste E. , *Problèmes de linguistique générale II*, Paris : Gallimard.
- Cuxac C. , « Langue et langage : un apport critique de la langue des signes française », *Langue française*, , - .
- Delancey S. , « Parameters of empathy », *Journal of linguistic research*, , - .
- Delancey S. a, « The analysis-synthesis cycle in Tibeto-Burman : a case study in motivated change », in Haiman J. (ed.), *Iconicity and syntax*, Amsterdam et Philadelphie : John Benjamins, - .
- Delancey S. b, « On active typology and the nature of agentivity », in Plank F. (ed.), *Relational typology*, Berlin, New York et Amsterdam : Mouton Publishers, - .
- Forest R. , « Sémantisme entéléchique et a nité descriptive : pour une réanalyse des verbes symétriques ou neutres du français », *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris*, - , - .
- Forest R. , « 'Aller' et l'empathie », *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris*, - , - .
- Forest R. , *Empathie et linguistique*, Paris : PUF.
- Forest R. , « Sur l'accord », *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris*, - , - .
- Forest R. , *Critique de la raison linguistique*, Paris : L'Harmattan.
- Greimas A.-J. , *Dictionnaire de l'ancien français jusqu'au milieu du xiv<sup>e</sup> siècle*, Paris : Larousse.

- Kuno S. , « Subject, theme, and the subject's empathy », in Li C. (ed.), *Subject and topic*, New York : Academic Press, - .
- Kuno S. , *Functional syntax. Anaphora, discourse and empathy*, Chicago et Londres : The University of Chicago Press.
- Kuno S. et Kaburaki E. , « Empathy and syntax », *Linguistic Inquiry*, - , - .
- Kuroda S.-Y. , « Where epistemology, style, and grammar meet. A case study from Japanese », in Anderson S. et Kiparsky P. (ed.), *A Festschrift for Morris Halle*, New York : Holt, Rinehard & Winston, - .
- Rabatel A. , *Une histoire du point de vue*, Paris : Klincksieck.
- Rabatel A. , *La construction textuelle du point de vue*, Lausanne : Delachaux et Niestlé.
- Zribi-Hertz A. , « Grammaire et empathie : à propos du pronom français *celui-ci* », in Tasmowski L. et Zribi-Hertz A. (ed.), *Hommages à Nicolas Ruwet*, Gand : Communication & Cognition, - .